

Faustine et Cie

Arnaud TAMIN

Faustine
et Cie

www.faustineetcie.com

Arnaud Tamin
Faustine et Cie

Relecteurs – Correcteurs : Chantal PRAUSE, Élisabeth FOULON, Gérard MORTON
Mise en page et couverture : Ivan DOMOUZTSCHIEV

Novembre 2022

www.faustineetcie.com

© TOUS DROITS RÉSERVÉS

À la mémoire de Karibou, Faustine et Édouard

C'EST UNE ROMANCE, C'EST UNE BELLE HISTOIRE...

Quel enfant n'a jamais rêvé de posséder un animal de compagnie, son confident ?
Comme beaucoup d'entre eux, j'ai fait partie de ces grands rêveurs.

Mais la vie semble parfois injuste.

Ma sœur souffre d'eczéma la rendant allergique aux poils.

Le glas sonne ! Il n'y aura pas d'animaux à la maison.

J'ai bien évidemment essayé de tanner mes parents pour acquérir un chien, mais ni mon regard de cocker ni ma pugnacité face à eux ne gagneront. Pourtant, croyez-moi, quand je désire quelque chose, j'y mets toutes mes forces pour l'obtenir.

Pendant mon adolescence, il y aura bien une chienne qui sera ma petite consolation.

Un épagneul breton, du nom de Pastoune, qui appartient à une grand-tante, vient de temps en temps à la maison.

Je joue, je la promène, mais c'est toujours beaucoup trop court et surtout ce n'est pas la mienne !

Je vois encore des scènes frôlant la mauvaise foi totale, teintées d'égoïsme pur, de moi en pleurs devant mes parents, avec le nez qui coule :

« Ce n'est pas moi qui ai de l'eczéma, c'est Éliane et je ne comprends pas pourquoi je serais puni à cause d'elle ».

Je vous entendez d'ici dire : quel sale petit morveux !

Mais ne vous inquiétez pas, je me suis rattrapé depuis. Du moins je l'espère, sans quoi, je devrai faire un énorme mea culpa à ma sœur.

Il va falloir que j'attende mes vingt-neuf ans, que ma barbe ait remplacé mon acné juvénile et que je parte très loin pour une destination qui m'est totalement inconnue à l'époque, pour croiser le chemin de celle qui deviendra « la plus belle des Comores » comme j'adore l'appeler.

Et c'est justement de ces voyages qui forment la jeunesse, dit-on, mais à l'approche de la trentaine peut-on parler de première jeunesse, que je vais fonder ma famille canine.

De chaque périple, de chaque déménagement, un chien est venu l'agrandir avec son lot d'anecdotes.

Ils sont dépourvus de notre langage, je vous l'accorde, mais je peux vous assurer qu'ils sont dotés d'une sincérité extrême, se font comprendre quand ils le veulent et surtout aiment sans faille.

Contrairement à l'être humain, ils ne font pas semblant.

Je m'apprête à vous conter notre histoire d'amour afin de rendre un hommage digne de ce nom à ceux que je considère comme mes enfants. Je souhaiterais également continuer à faire vivre, à travers ce récit, ceux qui ne se trouvent malheureusement plus là.

Cette histoire est la leur.

OUT OF AFRICA (SOUVENIRS D'AFRIQUE)

«Tous les passagers du vol AF642 à destination de Saint-Denis de la Réunion sont priés de se présenter aux portes d'embarquement».

C'est ainsi que tout commence, un peu comme si ma vie d'adulte avait débuté à cet instant. Nous sommes en septembre 2003 à l'aéroport Charles de Gaulle, et je ne sais pas bien si la peur surpasse l'excitation ou le contraire, mais je m'apprête à m'envoler pour l'inconnu.

Alors qu'autour de moi se mêlent touristes, familles et hommes d'affaires, moi je n'ai pas vraiment de but précis sinon que de m'évader et de découvrir une nouvelle culture. Un travail m'attend, mais ce n'est qu'accessoire et surtout un prétexte pour voyager. Mon périple ne s'arrête pas à Saint-Denis de la Réunion. J'effectue d'ailleurs une deuxième escale à Mayotte avant d'arriver à destination, la capitale de la Grande Comore, Moroni.

Après seize heures de vol, je me retrouve parachuté sur cette petite île qui se trouve au milieu de l'océan Indien, que l'on appelle aussi « l'Île aux Senteurs ». Dépaysement assuré ! La moiteur se fait sentir et pour moi qui n'apprécie pas vraiment la chaleur à ce moment de ma vie, c'est un véritable challenge que je m'inflige.

Trente degrés s'affichent au thermomètre. Une sensation d'humidité m'envahit, presque suffocante. Tout en m'essuyant le front, je contemple la route qui me conduit à cette maison, celle qui sera ma demeure pendant deux ans. Ce chemin est bordé de baobabs et les paysages qui s'imposent à mes yeux apparaissent somptueux : une île paradisiaque toutefois teintée de noir laissé par d'énormes coulées de lave, stigmates de la dernière éruption du volcan Karthala.

Mais revenons à nos moutons, car même si je trouve un certain plaisir non dissimulé à vous décrire cette belle île, je m'égare et le plus passionnant se situe ailleurs.

Les deux premiers mois de mon installation aux Comores vont me combler d'émotions et de découvertes.

Dès que j'ai du temps libre, je visite du nord au sud et de l'est à l'ouest ce petit bout de terre.

Il y a également l'ascension du Karthala, que l'on peut gravir accompagné d'un guide, mais n'exagérons rien ! Mon courage a ses propres limites, je contemplerai ce volcan de loin, d'autant plus qu'il y a une journée de marche et que le chemin y est abrupt : très peu pour moi !

Faire du sport pour entretenir sa forme, oui mais pas trop ! Et pourtant, la démesure chez moi figure presque comme une seconde nature, mais certainement pas dans cette discipline.

Sociable, je n'ai aucun mal à me faire des copains, des relations que j'invite à la maison, car autour d'un verre il est

généralement plus facile de lier connaissance !

Je rencontre surtout cette jeune femme qui travaille à l'Alliance Française : Aude.

Constamment souriante, elle me passionne avec les récits de son dernier voyage au Laos. Notre complicité apparaît comme une évidence et c'est tout naturellement que nous nous rapprochons et passons énormément de temps ensemble !

« Hé oh !!! Je sais très bien, vous qui me lisez, à quoi vous pensez ! », Aude est une amie en devenir et certainement pas ma maîtresse et à l'heure où je couche ces mots nous sommes toujours proches.

Nous avons des goûts identiques : musiques, films ainsi que le même humour, ce qui facilite les choses pour vivre d'excellents moments à rire, chanter, danser et à refaire le monde. Aude et moi sommes de véritables pipelettes. On parle, et sans vraiment s'en rendre compte, on se confie l'un à l'autre. Je lui fais part de mon envie d'adopter un chien. Malgré une vie heureuse, il me manque finalement peut-être l'essentiel.

Cette confiance ne va pas tomber dans l'oreille d'un sourd ou plutôt d'une sourde, devrais-je dire. À la première occasion qui va se présenter, Aude, telle une cigogne transportant un nouveau-né à ses parents, selon la légende alsacienne, va m'apporter mon bébé.

Mi-novembre, comme tous les jours de l'année aux Comores, le soleil se couche à dix-huit heures tapantes. Alors que l'obscurité a envahi ma propriété, on frappe à ma porte. En ouvrant, j'aperçois Aude avec l'une de ses amies qui me lancent à l'unisson un : « Salut Arnaud, SURPRISE ! ».

Aude tient dans ses bras une petite boule de poils qu'elle me tend.

Naïf, j'imagine tout d'abord qu'elle vient me présenter son nouvel animal de compagnie. À l'instant où je le prends contre moi, j'écoute Aude me dire : « Voici le chien que tu attendais ».

Figé dans cet instant de bonheur intense (un peu comme si une lumière divine m'éclairait et qu'un chœur d'église chantait : HALLELUJAH), je souris béatement sans réellement savoir comment réagir, tandis qu'au fond de moi j'entends ma propre voix hurler de joie.

Vous voyez qu'être excessif est une seconde nature chez moi.

Je regarde Aude et lui souffle un timide : « c'est vrai ? Il est pour moi ? » n'attendant bien sûr aucune réponse de sa part. Il est déjà trop tard pour reculer. Quoiqu'elle puisse me répliquer, il m'appartient ! Et heureusement pour elle, il m'est bien destiné.

Après avoir serré dans mes bras ce toutou et lui avoir littéralement bavé dessus avec mes embrassades, je me résous enfin à le déposer par terre. Je lui donne à manger et le laisse découvrir ma maison, son nouvel environnement.

Nous passons la soirée, Aude, son amie et moi à choisir son futur nom. Je prends le chien, le retourne afin de voir son sexe et en grand expert novice que je suis, je déclare haut et fort que c'est un mâle.

Je juge bon de lui trouver un prénom qui remémorera tout au long de son existence, ses origines et son île.

Karibou, mot le plus utilisé en Comorien, veut dire « bienvenue ». S'il y a bien quelqu'un qui est le bienvenu dans ma demeure, c'est ce petit chiot. C'est décidé, il s'appellera ainsi ! Il lui sied à merveille.

Aude et son amie partent. La soirée s'achève et ma vie avec Karibou commence.

Elle ne va pas forcément démarrer comme je l'imaginai, tel un conte de fées.

Si j'aime déjà de tout mon cœur Karibou, lui a peur de moi. Il faut savoir qu'aux Comores, le chien est un animal considéré comme impur et de ce fait, on ne le touche pas. Karibou n'a certainement jamais reçu de caresses avant les miennes alors pourquoi, soudainement, un humain lui voudrait du bien ?

Je ne connais pas son passé, mais il semblerait qu'aucun individu n'en fasse partie.

Karibou s'échappe presque à chaque fois que je m'approche de lui. Quand il se sent pris au piège et qu'il ne peut plus fuir, il urine de peur.

Pour la nourriture, il reste très méfiant et refuse presque tout. Karibou ne paraît pas heureux et moi j'en suis malheureux. Ce bébé ne me veut pas.

Toute cette première semaine sera pour lui vécue comme le jeu du chat et de la souris. J'endosse le rôle du méchant chat, et lui de la pauvre souris.

Ce n'est pas tout à fait ainsi que j'imaginai ma relation avec mon premier ami à quatre pattes.

Je commence à m'inquiéter pour l'avenir et c'est tout naturellement que je fais part de mes craintes à Aude lors d'un déjeuner.

Pour ce qui va suivre, je suis incapable de vous expliquer pourquoi ni comment, un miracle a pu survenir à cet instant précis.

Karibou, comme s'il venait de comprendre que son destin avec moi était en jeu, décide de tenter une approche sous mes yeux ébahis et se couche à mes pieds.

J'en profite pour lui proposer un bon repas et pour la première fois, il mange de bon cœur et me permet de le caresser.

Karibou accepte de m'adopter et mon apprentissage en tant que maître peut enfin commencer.

C'est d'ailleurs Karibou qui va mettre à mal toutes les absurdités que j'ai pu entendre au sujet des animaux. Et la première que Karibou a balayée d'un revers de patte, c'est l'enseignement de mon professeur de philosophie au lycée. Il nous expliquait, en s'appuyant sur cette phrase : « Je pense donc je suis », de René Descartes, grand philosophe en son temps, que les animaux ne sont capables ni de réflexions ni de sentiments, mais qu'ils n'agissent que par instinct.

Tout au long de sa vie, Karibou va m'accorder son amour, me montrer qu'un chien est doté d'une incroyable intelligence. Finalement, la seule chose qui manque à ces boules de poils, c'est la parole.

Mais là encore, ils font preuve de bon sens et d'imagination pour que nous, humains, puissions les comprendre. Déjà deux jours que Karibou et moi sommes inséparables. Nous ne sommes qu'aux prémices de notre affection et pourtant je découvre en Karibou une similitude avec moi qui tend à me plaire : il m'adore sans concession et me montre que je suis indispensable à sa vie. Me suivre partout dans les endroits les plus intimes (oui, oui, c'est bien des toilettes dont je parle) est devenu son hobby. Nous nous chérissons déjà d'un amour exclusif.

En jeune papa, ma prochaine mission est de lui dénicher de la nourriture pour chien ainsi que des jouets pour qu'il puisse s'amuser.

J'écume tous les commerces de la capitale, autrement dit, deux petites épiceries essentiellement fréquentées par des Français en mal du pays.

Je dois rapidement me rendre compte que, sur l'île aux senteurs, il est plus facile de trouver des aromates que de

faire des emplettes pour son animal de compagnie.

Pour l'alimentation, je décide de m'adapter. Un jeune comorien vient à intervalles réguliers me proposer sa pêche du jour et c'est tout naturellement que Karibou est nourri aux langoustes (rien que ça), thon et espadon frais accompagnés d'un peu de riz. Karibou adore et valide totalement.

Pour ce qui est des jouets, après avoir cherché en vain, je finis par lui dénicher une balle. Vous savez, ce sont ces balles en caoutchouc dur, qui tiennent dans la main. Elles rebondissent d'une hauteur de plusieurs étages.

Pas très adaptée pour un chien, pensez-vous, mais faute de mieux, Karibou s'en accommodera, du moins, je l'espère au moment de mon achat.

Heureux de ma découverte, je m'empresse de rentrer à la maison.

J'ouvre la porte, euphorique, et m'écrie tout en brandissant le saint Graal : « Karibou, regarde ton cadeau ! »

Il est à ce moment-là, couché dans son panier, la tête relevée, en train de me regarder, surpris de mon excitation et se demande certainement : mais que lui arrive-t-il ?

Je lance la balle, en la faisant taper sur le sol pour qu'elle rebondisse.

Ah ça, pour rebondir, croyez-moi elle va rebondir !

Elle frappe tout d'abord très fort le plafond et manque de casser le lustre. Je me revois encore, au ralenti, courir et plonger dans les airs pour tenter de dévier sa trajectoire afin d'éviter qu'elle ne percute Karibou, tout en criant un : « NOOOON ! »

On se croirait dans un match de football américain au lycée où je serais ce mec populaire, ce quarterback adulé par toutes ses groupies. Il ne manquerait que les pom-pom girls scandant les lettres de mon prénom : A R N A U D !

Sauf qu'il faut bien que je me rende à l'évidence, je ne suis ni ce quarterback, ni ce garçon célèbre et je ne le serai jamais.

Finalement, je retombe lamentablement à terre. Une chose semble certaine, je rebondis nettement moins bien que le jouet.

C'est trop tard : je regarde impuissant ce boulet ricocher deux fois encore sur le sol avant qu'il ne finisse sa course sur la tête de mon pauvre Karibou que j'entends pleurer.

Heureusement, plus de peur que de mal. Karibou a juste été effrayé par ma performance de gymnaste de haut vol, la balle ayant perdu de son intensité avant de le toucher.

Une horrible culpabilité envahit tout mon être.

Je n'ai pas su arrêter à temps ce maudit projectile et je m'en veux terriblement.

Même si Karibou ne présente aucun symptôme, tout en pleurant, je le prends dans mes bras en lui demandant pardon.

Cet épisode, aussi anodin qu'il puisse paraître, est gravé dans ma mémoire comme ma première frayeur et erreur en qualité de père aimant.

Je comprends toute l'implication que réclame ce rôle dans lequel je m'investis et pour lequel je ne vais jamais cesser d'évoluer.

Je viens de me rendre compte que Karibou n'est pas juste un chien, qu'il est de mon devoir de le protéger en toutes circonstances. Je n'ai pas fini de me faire du souci pour lui.

Quid de la balle ? Vous vous demandez si Karibou se vengera en la croquant à pleines dents ? Absolument pas ! Elle restera dans un coin quelque temps, boudée par Karibou, avant d'être mise au rebut, comme elle le méritait.

LE SALAIRE DE LA PEUR

Lorsque j'investis les lieux de ma résidence en septembre 2003, comme pour une promotion commerciale, j'ai droit sans supplément à un gardien et un jardinier.

Avoir du personnel de maison me met très mal à l'aise. J'ai vraiment l'impression d'être ce colonisateur blanc et riche venant exploiter les locaux, un peu comme si l'esclavagisme revenait en force. Mais pas le choix, ils font partie des prestations.

Afin de faire la paix avec moi-même, le jardinier, du prénom de Saïd, n'est pas un simple « tondeur de pelouse ». Il devient ce bon copain avec qui l'on aime bien passer un petit moment à rire.

Et ça tombe bien, car Saïd est toujours souriant et quand il ne saisit pas mes dires, se gausse, ce qui m'amuse moi aussi.

Finalement, on devrait tous avoir un Saïd avec nous quand on n'a pas le moral !

Saïd approche la soixantaine, ne parle pas vraiment le français, ce qui ne facilite pas la communication. C'est

ainsi que je me découvre un talent caché pour me faire comprendre : mon langage des signes.

Au départ il m'appelle « papa », non pas qu'il me prenne pour son père, auquel cas, ce pauvre Saïd serait atteint d'hypermétropie sévère, mais papa comme le diminutif de patron.

J'interdis immédiatement ce surnom. Et dorénavant, Saïd me baptisera de son propre chef « mon ami », ce qui me va droit au cœur.

Avant que j'emménage aux Comores, travaillait dans cette demeure en qualité de gouvernante, une dame dont je n'ai pas entendu que des éloges.

Contrairement à Saïd, elle ne m'est pas imposée avec la location de la maison. Je ne souhaite donc pas renouveler ses services.

Rapidement, on me fait comprendre qu'il est malvenu de ma part de ne pas la remplacer.

Un emploi serait ainsi créé et ma tâche ménagère allégée, mais je n'en vois pas l'utilité !

Je me débrouille très bien dans le rôle de Cendrillon et même si mon linge n'est certainement pas le mieux repassé des Comores, je m'en accommode parfaitement.

Je dois vous avouer que je n'ai pas l'habitude d'avoir quelqu'un chez moi. Je le perçois à ce moment-là de ma vie, comme une violation de mon intimité.

L'envahisseur ne passera pas par moi ! Du moins, je l'espère.

Malgré ma force de caractère, il m'arrive de ressentir des moments de faiblesse. C'est ainsi que je décide d'accepter un entretien avec une jeune dame qui pourrait bien répondre, selon mon entourage, à tous les critères que l'on désire

attendre d'une aide ménagère. En somme, toujours d'après eux, j'ai rendez-vous avec la perle des Comores, la femme parfaite !

Je crois déjà connaître l'issue de cette entrevue : je la remercierai pour son déplacement sans pour autant donner une suite favorable. Cependant, grâce à ce rendez-vous, il ne me sera pas reproché de ne pas avoir essayé de chercher une nouvelle employée.

Le jour de l'entretien, je me lève un peu en avance.

Je bloque Karibou dans une pièce et m'assure qu'il ne trouvera pas le moyen d'en sortir. Le chien étant considéré comme impur aux Comores, les Comoriens ne doivent ni le toucher ni être touchés... Et ne parlons même pas d'être léchés, ce qui serait un véritable sacrilège.

C'est également l'une des raisons pour lesquelles je refuse d'embaucher une femme de ménage. Ma résidence est aussi celle de Karibou et il est hors de question que je l'enferme pendant six longues heures par jour afin qu'une inconnue puisse y circuler comme bon lui semble.

Alors que Karibou est installé confortablement dans l'une des chambres et que l'odeur du café envahit ma maison, j'entends frapper.

D'un pas très déterminé, je me dirige vers l'entrée. Je suis bien décidé à abréger ce rendez-vous.

D'un geste très sec, j'ouvre en espérant lui faire peur et, qui sait, la faire fuir d'elle-même.

Je découvre une jeune femme de ma génération, habillée d'une longue robe frôlant le sol. Sa tête, elle, est recouverte d'une espèce de grand châle rouge et blanc que l'on appelle un Chiromani.

Elle se tient droite devant moi, imposante par sa taille.

Elle me fixe sans prononcer un seul mot.

Pendant d'interminables secondes, un malaise s'installe. Plus son regard se fait insistant, plus le mien s'efface jusqu'à se baisser complètement.

Je comprends à cet instant ce qui se trame. Le fait d'avoir ouvert si brutalement la porte a créé un appel d'air et ainsi délivré Karibou.

Heureux de cette opportunité, il en a profité pour sortir de la chambre et venir vers nous sans que je m'en aperçoive.

Tel un spéléologue avide de fouilles, il a décidé d'explorer la cavité interdite.

Karibou est en train de sonder les dessous de la robe de cette pauvre femme. Un petit bout frétilant de sa queue dépasse et le trahit.

En une fraction de seconde, le temps de relever mon regard, la jeune fille ouvre la bouche afin de laisser s'échapper, ce qui me semble être le son le plus strident que j'ai pu entendre de toute ma vie.

La puissance de sa voix mêlée à ma surprise manque de me faire tomber à la renverse.

C'est ainsi que cette personne, jusque-là restée statique, se met à s'animer : tout d'abord les bras, puis les jambes.

Ses deux mains tentent de soulever sa robe. Tous ses gestes sont méthodiques et parfaitement exécutés.

Je serais en droit de me poser une question : aurais-je affaire à une chorégraphe ?

J'ai l'impression d'assister à une représentation privée d'une cosaque tout droit venue d'Ukraine afin de me faire découvrir la danse traditionnelle de son pays, le Kazatchok.

Les pas sont rapides et précis. Elle sautille sur place en un petit jeu de jambes tout en restant droite.

Elle pousse des « haaa ! haaa ! », auxquels je rêverais de lui répondre des « hey ! hey ! » tout en tapant dans les mains

et en mettant un genou à terre ! Je me sens prêt à intégrer une troupe de ballet. Nous voilà tous les deux transformés en danseurs professionnels slaves. Une vocation est née.

Si je suis amusé par la situation, je ne suis pas le seul.

J'entends les éclats de rire de Saïd venus rythmer cette danse. Karibou finit par sortir de l'obscurité pour s'asseoir à côté de moi, comme pour contempler son œuvre.

Tout en continuant à sautiller sur place, elle l'aperçoit, et comprend que ce qui lui effleurait les jambes était la pire chose qu'elle pouvait imaginer : un chien.

Après avoir été une danseuse professionnelle, la voilà devenue marathonnienne. Elle prend sa robe entre les mains et, en de grandes foulées, quitte l'entrée de la maison.

Je n'ai jamais réellement saisi sa course. Elle pouvait aisément désertier le terrain afin de disparaître à l'horizon. Mais son choix aura été de tourner autour de la propriété, ce qui amuse Karibou.

Et voici mon bébé à sa poursuite.

Je tente de le rappeler, mais en vain. Il doit la trouver tellement cocasse qu'il ne juge pas bon de m'écouter hurler : « KARIBOUUUU ».

Je les vois passer une fois, puis deux fois devant moi.

Je décide alors, pour une raison inexplicable, si ce n'est que de me ridiculiser, de prendre part à cette chevauchée infernale.

N'étant pas un champion, je manque de tomber à plusieurs reprises et je me retrouve même dépassé par la femme aux longues jambes.

Je comprends qu'il est inutile de continuer et j'espère qu'ils finiront bien par s'épuiser.

Ce n'est pas la fatigue qui va mettre fin à cet épisode. Tout en courant, la robe glisse d'une des menottes de la

marathonienne, pour se coincer dans ses pieds et la faire chuter.

Karibou lui saute dessus pour l'embrasser à sa façon pendant qu'elle vocifère.

Je me précipite vers elle pour m'assurer qu'elle ne s'est pas blessée, et la préserver des griffes de mon monstre assoiffé de câlins.

D'une main je prends Karibou sous un bras, pendant que de l'autre j'aide cette coureuse de fond à se relever.

Je ne voulais pas qu'elle entre dans ma maison, je l'invite cependant à passer au salon pour qu'elle retrouve ses esprits, et lui offre une boisson.

Je lui demande alors :

– Je crois que l'essai prend fin ?

Et elle de me répliquer :

– Non, je ferai un effort. J'ai besoin de ce travail.

Un peu abasourdi par sa réponse pleine de désespoir, me voilà pris de compassion pour elle.

J'aurais été le dernier des idiots de ne pas lui laisser sa chance. Je vais être honnête, je ne suis pas certain que face à une chose qui me terrifie et que ma religion m'interdit, je fasse preuve, comme elle, d'autant de courage.

Nous nous présentons.

Elle s'appelle Maria et devient une véritable amie.

Pendant les mois suivants, sans le vouloir, je la rends plus européenne.

Tous les matins, elle boit le café avec moi.

Tout en repassant mon linge, elle regarde en ma compagnie, mes films d'horreur préférés. Elle en a peur, mais souhaite connaître la suite et pleure quand un personnage se fait tuer. J'adore sa sensibilité.

Et le plus incroyable dans cette histoire est que, par

moments, je l'entends parler à Karibou avec douceur, comme on parlerait à un enfant.

Je le soupçonne d'ailleurs d'avoir comploté dans mon dos afin que Maria entre dans notre vie.

Je ne la voulais pas et pourtant elle est devenue l'une des plus belles choses qu'il me soit arrivé aux Comores.